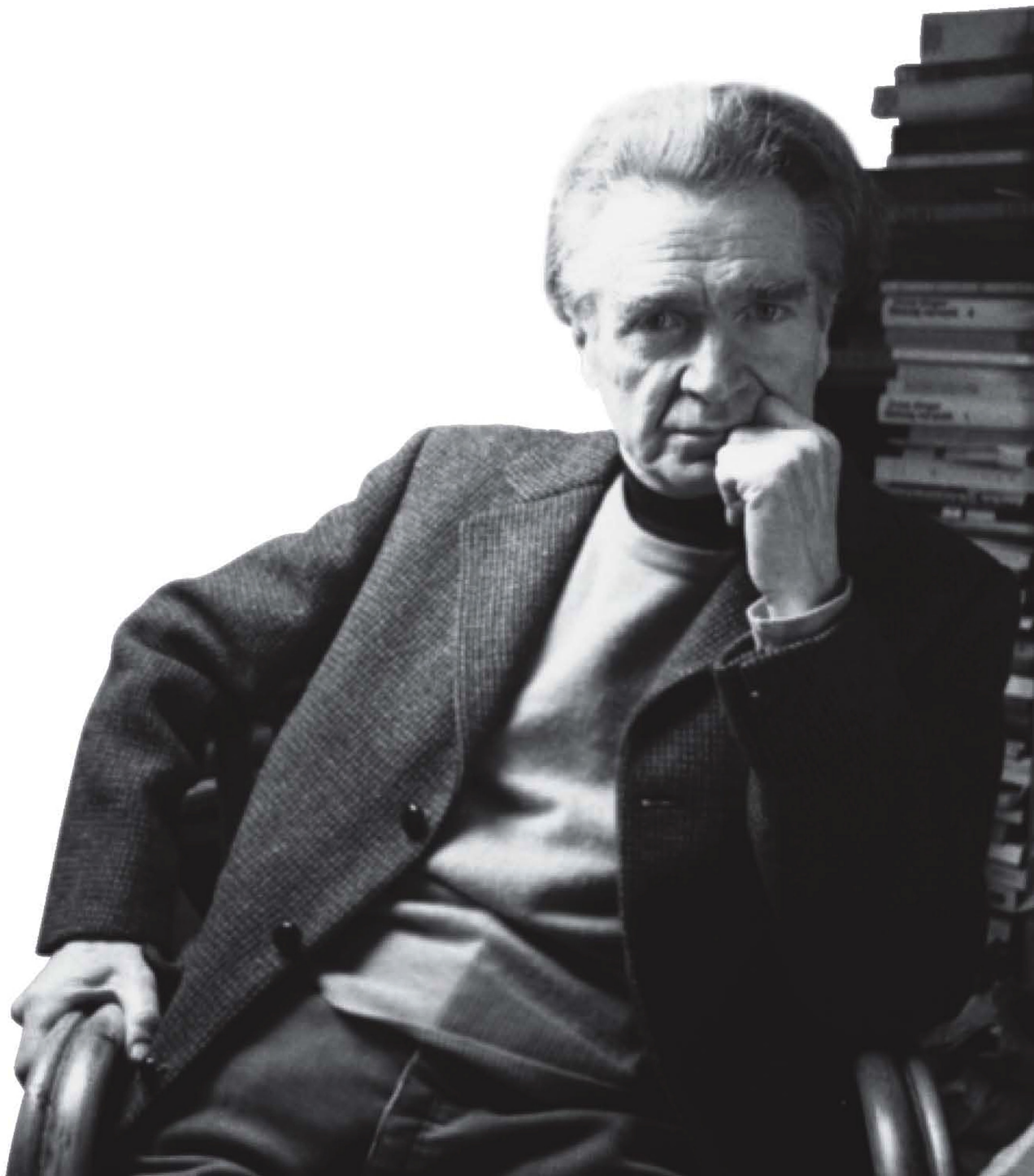


L'Herne Cioran



L'aveu

Roger Munier

Je voudrais parler autrement de Cioran. Autrement même qu'il ne le fit ici et là parlant de soi, dans une œuvre qui ne fut qu'à moitié son miroir. Lui-même l'a clairement reconnu dans ces *Cahiers* posthumes où la sincérité éclate : « Je n'aurai donné qu'une certaine ressemblance de ma véritable image. Je me suis voulu incomplet » (*Cahiers*, p. 822). « Les uns écrivent avec ce qu'il y a de pur en eux, avec leur innocence ; je ne peux, quant à moi, écrire avec autre chose qu'avec mes scories. J'écris pour me purifier. C'est pour cela que mes productions ne donnent qu'une image insuffisante de ce que je suis » (*Cahiers*, p. 131). Et plus impersonnellement, dans *Écartèlement*, sous la forme d'un « il » où l'on peut le reconnaître : « Par souci thérapeutique, il avait mis dans ses livres tout ce qu'il pouvait y avoir d'impur en lui, le résidu de sa pensée, la lie de son esprit » (p. 88-89). *Écartèlement...* Ce seul titre souligne assez l'évidence d'un partage entre deux appels, comme aussi bien celui de l'ultime recueil : *Aveux et anathèmes*, mais où, dans le conflit reconnu, « Aveux » est le premier nommé. Chez Cioran, le trop sincère en fin de compte, sous l'anathème perce un aveu.

I

Il faut rappeler d'abord le *lieu* d'où il parle. Ce n'est pas le lieu littéraire où trop souvent on l'enferme. « Je ne suis pas un écrivain, je suis quelqu'un qui cherche ; je mène un combat spirituel ; j'attends que mon esprit s'ouvre à quelque lumière qui n'a pas de nom dans nos langues » (*Cahiers*, p. 306). Explicite ou latent, le motif revient avec la même insistance, dans l'explication harassante qu'il poursuit avec lui-même : « J'entends exister non pas tant littérairement que spirituellement » (*Cahiers*, p. 456). Son lieu est à l'écart. Il est d'écart. Et cela au sens le plus fort, qui le retranche de la condition ordinaire, dans un destin tendu. « Je ne suis pas *d'ici* ; condition d'exilé *en soi* ; je ne suis nulle part chez moi – inappartenance absolue à quoi que ce soit » (*Cahiers*, p. 19). Là un pas est franchi vers le centre. « Il y a en moi une nostalgie de quelque chose qui n'existe pas dans la vie, ni même dans la mort, un désir que rien n'assouvit ici-bas... » (*Cahiers*, p. 76). Et dans *De l'inconvénient d'être né*, recueil public : « Toute ma vie j'aurai vécu avec le sentiment d'avoir été éloigné de mon véritable lieu. Si l'expression "exil métaphysique" n'avait aucun sens, mon existence à elle seule lui en prêterait un » (p. 100).

Qu'est-ce que ce *lieu* improbable, si radicalement d'écart qu'il lui fait dire plus tard, et presque dans les mêmes termes : « Je ne me sens chez moi ni dans la vie ni dans la mort... » (*Cahiers*, p. 277) ? Ce lieu d'écart n'est pas un lieu, n'est plus un lieu. Dans l'ici-bas si contraire, il n'est que vide appel, excentrant, décentrant, engendrant un profond « sentiment d'inappartenance, d'exil, et d'abandon » (*Cahiers*, p. 130). « Où que j'aïlle, le même sentiment d'inappartenance, de jeu inutile et idiot, d'imposture, non pas chez les autres, mais chez moi : je feins de m'intéresser à ce qui ne m'importe guère, je joue constamment un rôle par veulerie ou pour sauver les apparences ; mais je ne suis pas dans le coup, car ce qui me tient à cœur est *ailleurs*. Projeté hors du paradis, où trouverais-je ma place, un chez moi ? Déchu, mille fois déchu. Il y a en moi comme un hosanna foudroyé, des hymnes réduits en poudre, une explosion de regrets. » Et il ajoute, passant à la ligne : « Un homme pour qui il n'y a pas de patrie ici-bas » (*Cahiers*, p. 43). Et ces mots, des années plus tard : « Minuit juste. Je me sens *seul* en présence d'un désespoir plus fort que moi. Et de nouveau je me réfugie *avant* ma naissance. » (*Cahiers*, p. 793)¹. Là est le *lieu*, dans cet *avant* qu'il souligne. C'est la terre d'avant la naissance, nulle et sans nom vue d'ici, mais glorieuse en elle-même, d'indicible néant.

Arrêtons-nous d'abord ici. Car dans l'incessante méditation de Cioran sur « l'inconvénient d'être né », s'ouvre le sens qu'il faut donner à son propos, un sens qui passe de très loin celui qu'on lui prête d'ordinaire en n'y voyant qu'un brillant paradoxe. Mieux vaut le prendre absolument et référer ce qui est beaucoup plus qu'une formule, puisqu'elle donne son titre à l'un des volumes de l'œuvre, à ce qui est au centre de la vision. Dans sa radicalité, elle ne fait que porter à l'extrême, et marquée de sa griffe, une intuition à connotation mystique bien antérieure à Cioran. La plus explicite est chez Maître Eckhart, dans ses vues sur la Dêité comme abri de notre archétype éternel. « Ce rien de lumière en chacun de nous et qui remonte bien avant notre naissance, bien avant toutes les naissances, c'est ce qu'il importe de sauvegarder, si nous voulons renouer avec cette clarté lointaine, dont nous ne saurons jamais pourquoi nous fûmes séparés » (*De l'inconvénient d'être né*, p. 184-185). Vision archétypale que celle-là, approche grandiose pour situer l'exil auquel il se sent voué. Écart invincible de la patrie dont il ne reste qu'une « clarté lointaine », à laquelle il tient dans sa nuit, « rien de lumière » « qu'il importe de sauvegarder »... On est loin ici des sarcasmes amers, des fureurs – qui ne seront bien que « scories » au niveau de l'écriture – du penseur aux prises avec l'ici-bas. « Depuis longtemps, depuis toujours, j'ai conscience que l'ici-bas n'est pas ce qu'il me fallait et que je ne saurais m'y faire ; c'est par là, et par là uniquement, que j'ai acquis un rien d'orgueil spirituel, et que mon existence m'apparaît comme la dégradation et l'usure d'un psaume » (*De l'inconvénient d'être né*, p. 24). Dans le même livre, il revient sur ce constat d'exil : « Toute ma vie, j'aurai vécu avec le sentiment d'avoir été éloigné de mon véritable lieu » (p. 100).

Mais de nouveau la question : qu'est-ce que ce « lieu » sans atteinte, dont la faible gloire anime encore les restes calcinés d'ici-bas ? « Ce qui m'attire est ailleurs, et cet ailleurs je ne sais ce qu'il est » (*De l'inconvénient d'être né*, p. 38). Touchant l'*avant* désirable qui le hante, celui qui précéda sa naissance, toute naissance, l'aveu est de poids, dans sa nudité. L'*avant* attire, mais sans qu'on sache ce qu'il est. Il n'attire autant peut-être que parce qu'on ne sait pas ce qu'il est. L'*avant* se dérobe. Il est bien paradis perdu. Paradis, mais perdu, sans traces situables dans l'ici-bas contraire. Cioran s'en tient là, sans prétendre percer le mystère en théologien. Il reste sur le seuil, sans entrer. C'est son apport spécifique de s'en tenir à tout moment à la pure précarité mortelle, au niveau des seules « scories » de l'écriture. Mais c'est une précarité étrangement irradiée : « La perception de la précarité hissée au rang de vision, d'expérience mystique » (*De l'inconvénient d'être né*, p. 219). Il ne craint pas ce mot de « mystique », aux riches harmoniques, bien qu'il sache la distance qui le sépare des états qu'il implique. Il ne sait bien que cette distance, infranchissable mais pressentie dans son terme. Il ne peut dire que son inappartenance foncière, mais se tend vers ce qui la fonde, dans la nuit. Il n'est pas d'ici, il est d'ailleurs, mais sans savoir ce qu'est cet *ailleurs* ni pouvoir le rejoindre. Soustrait à l'*ici*, mais sans cesser d'être ici, dans une épreuve amère. Il est et ne peut être que hanté.

II

L'*ailleurs* tranche violemment sur l'*ici*, le rend inacceptable. S'il est éprouvé dans un élan sans prise, mais si poignant que Cioran n'hésite pas à qualifier de « mystique » cette expérience privative, il ne peut engendrer qu'un profond, qu'un indicible sentiment de solitude. Le penseur nostalgique ne peut se ressentir que par malheur homme parmi les hommes. De là vient qu'il les juge si durement. Il n'est, au milieu d'eux, jouant leur jeu sans y croire, qu'un exilé. Dans le secret du cœur, il lui arrive de reconnaître son abandon, « l'incroyable déréliction où je suis » (*Cahiers*, p. 714). Il est seul, non par orgueil, mais par incapacité d'être avec. Ce qui le hante ne se partage pas. « Je n'ai rien à dire à personne, je suis depuis longtemps entré dans l'Incommunicable » (*Cahiers*, p. 314). Sa nostalgie est « religieuse » (*Cahiers*, p. 814). Il confesse : « Je ne voudrais pas vivre dans un monde vidé de tout sentiment religieux. Je ne songe pas à la foi mais à cette vibration intérieure, qui, indépendante de quelque croyance que ce soit, vous projette en Dieu, et quelquefois *au-dessus* » (*Écartèlement*, p. 78). Est-ce là l'« Incommunicable » (doté d'une majuscule) qu'il habite ? On dira « Dieu » pour simplifier. Mais ce qui le requiert au terme est « *au-dessus* », autre que Dieu en Dieu, horizon suprême. Celui, pense-t-il, des mystiques qui le fascinent par leur aventureuse folie, seule de nature à transfigurer par instants le morne paysage d'ici-bas : « Ce qui ne peut se traduire en termes de mystique ne mérite pas

d'être vécu » (*Écartèlement*, p. 70). Comme il n'y a d'accomplissement que dans la solitude face à l'extrême : « Ne dure que ce qui a été conçu dans la solitude, *face à Dieu*, que l'on soit croyant ou non » (*De l'inconvénient d'être né*, p. 70). Cioran respire mal dans l'*ici* : « Il y a trop d'homme, trop de visages – nous ne pouvons plus rester face à face avec Dieu ! » (*Cahiers*, p. 226). On notera qu'au cœur de l'ennui que pour lui dégagent les humains, il n'hésite pas à évoquer le « face à face » avec Dieu, auquel ces mêmes humains font écran. Voilà bien, dans la hantise de l'*ailleurs*, de la patrie dont cet ailleurs inatteignable est le lieu, l'attitude fondamentale que l'*ici* fourmillant empêche, s'il ne l'oblitére à jamais. C'est celle d'une solitude renforcée, face à quoi ? À rien qui soit d'ici. Dans l'« Incommunicable » qui retranche des hommes, il n'y a qu'une ouverture extatique, sans échange. « Plus on déteste les hommes, plus on est mûr pour Dieu, pour un dialogue avec personne » (*Aveux et anathèmes*, p. 44). L'inappartenance, à ce point, est totale, si l'*ailleurs* même se dérobe, si Dieu n'est plus « Dieu », n'est personne, si la nostalgie est bien « de quelque chose qui n'existe pas dans la vie, ni même dans la mort, un désir que rien n'assouvit ici-bas » (*Cahiers*, p. 76)... Que reste-t-il à l'esseulé ?

Il ne reste guère que la hargne et les sarcasmes que l'on sait, touchant l'*ici*. Point n'est besoin d'y revenir. Mais il n'y eut pas qu'eux. Cioran aimait la vie, la campagne, les longues randonnées solitaires à bicyclette ou à pied. Les *Cahiers* sont pleins des mentions souvent datées de ces marches. Il parle avec chaleur de villages perdus dans la plaine hivernale, d'un oiseau blessé qu'il voulait secourir, d'un coq, dans une ferme isolée, lançant son lugubre cocorico. Il parle du « Vent, cet agent métaphysique », ajoutant : « (En l'écoutant souffler dans une cheminée à la campagne) » (*Cahiers*, p. 298). Au contact des réalités naturelles, la touche poétique est fréquente, mais dans un registre grave, comme en écho des profondeurs : « Insomnie à la campagne. Une fois, vers 5 heures du matin, je me suis levé pour contempler le jardin. Vision d'Éden, lumière surnaturelle. Au loin, quatre peupliers s'étiraient vers Dieu » (*Cahiers*, p. 298). Poignante notation, qui témoigne d'un regard étrangement aimanté, d'un regard qui est certes un regard, et même pénétrant, mais qui déjà n'en est plus un. En fond de paysage, et comme pour le rassembler, les peupliers se dressent, filiformes. Il n'est pas dit seulement qu'ils s'élancent, minces et droits, comme font les peupliers, mais qu'ils « s'étirent ». C'est bien leur élan végétal qui est peint, mais cet élan n'est pas le fait de leur seule croissance. Ils sont comme happés par l'en-haut. L'évocation est en tous points juste, parlante, mais autre. Le monde de l'esseulé est bien le monde qui apparaît, mais il est autre, apparaissant. La vision s'infléchit. Elle est Vision. D'ici encore, mais teinté, modulé en sourdine par l'*ailleurs* qui le hante, comme trace de la patrie dans l'exil, et qui change l'exil.

Il y a plus. En ce moment matinal, où la solitude, aiguisée par l'insomnie, se fait légère extase, l'attrait de l'*ailleurs* a nom divin. Ce n'est pas la seule occurrence. La musique abrite pour ainsi dire en permanence de tels instants de grâce. Toute musique, mais avant tout celle de Bach, qui semble comme entée sur la dimension perdue : « À Saint-Séverin, en écoutant, à l'orgue, *L'Art de la fugue*, je me disais et redisais : Voilà la *réfutation* de tous mes anathèmes » (*Aveux et anathèmes*, p. 32). C'est ici comme un sommet de l'aveu. Peut-on, dans ces terres secrètes, tenter un pas de plus ?

III

L'ici-bas est révilif et, comme tel, l'objet de tous les sarcasmes. Dans ses fureurs, Cioran ne changera guère jusqu'à la fin. Mais il en discerne assez tôt la face cachée et déjà l'envers, celui qui ne passera pas dans l'écriture comme il nous en a prévenus. Pour violente qu'elle soit, la négation chez lui est d'un autre ordre, ayant en soi ce qui sourdement la réfute. Elle n'est bien négation que sur le fond de son contraire poignant, qui tout autant l'habite, dans un déchirement sans issue. « Je ne connais personne qui ait *nié* autant que moi. J'ai inventé la *négation sanglotante* » (*Cahiers*, p. 721). « Nier, c'est souffrir », confesse-t-il au même endroit. Autant qu'un sarcasme, sa négation fut un cri. « Crier, vers qui ? tel fut le seul et unique problème de toute ma vie » (*Cahiers*, p. 18). Un cri qui eût pu aussi bien être prière, s'il avait pu la connaître ; mais elle lui fut refusée : « Le drame de ne pouvoir prier... Prier qui ? quoi ? Ah ! mon Dieu ! » (*Cahiers*, p. 456). Ce cri réprimé est contradiction au sein des anathèmes, et peut-être à leur départ... Très tôt, il fustige cette tension inconciliable : « Cette fièvre à l'état pur, stérile, et ce cri gelé ! » (*Cahiers*, p. 24). Le débouché ne

pouvait être que religieux, sinon mystique. Mais la mystique, qui l'attirait, pour lui non plus ne pouvait être. À moins peut-être qu'une autre mystique, comme de base, qui ne garderait de la mystique que son élan, vide alors et sans contenu ?

Car vers Quoi va le cri, dans sa nudité, le cri « gelé » ? Pour le sceptique de départ qu'est Cioran, le monde n'est que faiblement réel. Dès les premières pages des *Cahiers*, une évidence se dessine : « Tout est apparence – mais apparence *de quoi* ? Du Rien » (*Cahiers*, p. 24). Ce Rien le presse : « Le Rien comme fond de tout, la non-réalité essentielle de ce monde, même des affections. Qu'est-ce qu'un être ? Comment peut-on appeler *être* une figure vouée à la ruine nécessairement, instable et fragile d'une façon absolue ? Non il n'est rien nulle part à quoi on puisse s'accrocher » (*Cahiers*, p. 431). Cette certitude lui vient de nuit : « 2 heures du matin. Retour de mon habituelle promenade autour du Luxembourg », dans un moment de crise sans doute récurrente que pudiquement il qualifie d'*accès* : « Accès de ????. » Les quatre points d'interrogation en disent long sur l'identité de ce qui l'investit. L'expérience est souterraine, sans profil. Comment en aurait-elle un, si elle ouvre sur une béance pure, un vide insaisissable : le Rien originaire, comme « fond de tout » ? Elle est donnée comme « accès de », au sens de remontée, de reprise de quelque chose qui est latent, comme on parle d'un accès de fièvre. Serait-ce là l'épreuve de base, si essentielle qu'elle reste innommée, peut-être innommable, l'épreuve de fond ? Le Rien se dit aussi « néant », mot qui fait peur, sournoisement refoulé, sinon évacué par la pensée. « Quel dommage que le “néant” ait été dévalorisé par l'abus qu'en ont fait des philosophes indignes de lui ! » (*Écartèlement*, p. 89). En ce 22 octobre (1966), car la nuit mémorable est datée, l'épreuve refait surface. Elle est de vertige, mais s'impose pour Cioran, semble même commander sa vision : « Être de plain-pied avec le rien », écrira-t-il plus tard (*Cahiers*, p. 502). Et il s'en explique, avant de lâcher la formule : « Je me suis toujours voulu *extérieur* à tout. N'avoir aucune conviction ni même *notion* ; car toute forme d'idée suppose un *contact*, c'est-à-dire une complicité avec l'illusion. Au-delà de tout. C'est cela. Être de plain-pied avec le rien. » Donnant ainsi la clé de sa position extrême, de sa profonde inappartenance au monde, de toujours proclamée.

Est-ce là épreuve « mystique » ? Oui sans doute, mais de base, et la plus nue qui soit. « Entre la mystique et le « nihilisme », la différence est purement verbale, je veux dire que toute expérience du néant est d'ordre mystique » (*Cahiers*, p. 403). L'analogie, il la revendique pour lui-même : « Mon lieu, ma patrie est, comme pour les mystiques, ce rien qui *précède* Dieu » (*Cahiers*, p. 793). On ne peut être plus clair, quant au « lieu », à la « patrie », vers quoi tout son être est tendu. Les mots mêmes y sont que la formule rassemble en un tout lapidaire, isolé dans la page du cahier, comme une proclamation. Ce sont là plus que des mots. Cioran a connu ces moments de rapt où, dans le silence des choses, le Néant dit son nom : « Minute de recueillement : savourer la volupté de ne penser à rien, se reposer dans la conscience d'une nullité étale, d'un arrêt dans le suprême » (*Cahiers*, p. 767). Cela commence par un « recueillement », retranchement du monde où se consomme l'inappartenance latente. On ne pense à rien. C'est comme un repos dans la perte consciente au sein d'« une nullité étale », égale à ce qui est. Une extase calme dans le suspens de tout. Un « arrêt », plus ou moins bref, dans une autre dimension : la Dimension – qui se superpose au monde, qui l'efface. Qui est ultime, et comme ultime « arrête », suspend toute avancée. Sans qu'on bute sur une limite, sans violence, simplement par son attrait immobile. Qui est même « volupté », toute plénitude d'un instant. Dont il n'est d'autre définition que d'être « le suprême », une épiphanie de l'ultime, mais comme « étale » et couvrant tout, effaçant l'exil. Le Néant... Peut-on en imaginer plus pure et comblante approche ? C'est la vide « patrie » un temps recouverte, le « lieu » nu où le monde se fait évanescence pure, sans les aspérités qui autrement justifient les refus, les dénis, les sarcasmes. La paix d'avant la naissance, d'avant le malheur d'être né. Rien qu'une halte, sans doute, et fugace, dans les parages ultimes atteints. Dans la contrée néante, en un mot, dont il nous a dit qu'elle « précède Dieu ». Cioran s'y arrête, ébloui. Il n'ira pas plus loin, vers la Région inconnue à laquelle « Dieu » donne son nom. Mais il l'a désignée déjà, n'ayant pas d'objection à le faire. « Vous parlez souvent de Dieu », lui écrit une ex-nonne. « Voilà un mot dont je ne me sers plus. » À quoi il répond : « Tout le monde n'a pas la chance de s'en être dégoûté ! » (*Aveux et anathèmes*, p. 126). Au terme atteint de la quête, il fait plus que d'en parler. « Quand on risque de perdre la raison rien qu'en pensant au fait d'exister – c'est qu'on est alors tout près de faire un saut en Dieu » (*Cahiers*, p. 234). Et peu de temps avant, dans le même cahier : « Malgré tous mes ricanements, je conçois parfaitement qu'un jour je puisse me dissoudre en Dieu et cette possibilité

que je m'accorde à moi-même n'est pas sans me rendre quelque peu indulgent envers mes sarcasmes » (*Cahiers*, p. 234). Serait-ce là une issue, l'issue rêvée, même si elle ne peut être pour lui que rêvée : « Se *perdre* en Dieu – je ne connais pas d'expression plus belle » (*Cahiers*, p. 322).

IV

Outre des moments de suspens bienheureux dans le suprême, on ne saura jamais si, en quelque occasion, Cioran a pu atteindre à cette *perte* fluide qui eût été la fin de l'exil dans le temps, le plein accomplissement de son inappartenance foncière, avouée certes, mais dans ses seules « scories », dans ses effets dévastateurs au niveau de l'écriture. Tout porte à croire qu'elle ne fut que saluée de loin, dans la nostalgie, les élans d'un désir en permanence contrarié. Dès la première page des *Cahiers* (1957), il écrit : « Comprendra-t-on jamais le drame d'un homme qui, à aucun moment de sa vie, n'a pu *oublier* le paradis ? » (*Cahiers*, p. 13). Cette sourde mémoire est l'arrière-fond, abritant le non-dit d'une œuvre qui n'est, dans la plupart de ses pages, qu'une flamboyante exécution. « J'écris pour me *purifier*, assurait-il (*Cahiers*, p. 131). Et il souligne, pour qu'on n'en doute pas, ce dernier mot. On peut le croire, même si, nous en tenant à l'œuvre, ce n'est pas entièrement sur parole...

Mais si cette parole est le plus souvent violemment corrosive, ne peut-on penser aussi que ce qu'elle a de décapant, comme de salubre, tient pour une part à ce non-dit qui l'habite, la tempère, fait qu'on l'accepte en s'en trouvant soi-même en quelque manière « purifié » ? Autant qu'au plaisir qu'elle nous donne dans sa beauté violente, on peut être attentif à ce qu'il y a de pur en elle, à une sorte d'innocence qu'elle avoue en contrepoint, à contre-jour.

C'est presque un chant. Disant cela, je ne cède pas à la facilité d'une image. Le mot est juste, si même il n'est le mot propre pour évoquer la dimension secrète, et volontairement tenue secrète, d'une œuvre qui n'a émergé qu'à sa tumultueuse surface et comme à son encounter. Dans la négation, certes, mais une négation déchirée, « sanglotante » (*Cahiers*, p. 721), où perce un faible chant qui l'accompagne en sourdine...

D'où cet ultime aveu, dans les mots que Cioran s'adresse à lui-même en un constat poignant : « Dans ton âme il y avait un chant : qui l'a tué ? » (*Cahiers*, p. 203).

Le Lyaumont, décembre 2001

NOTE

1. Dans toutes les citations de Cioran, les termes en italiques sont soulignés par Cioran lui-même.

LETTRE DE CIORAN À R. MUNIER

Paris le 30 avril 1970

Monsieur¹,

Tout au long de ces pages ardues j'ai senti votre effort pour saisir ce qui se dérobe et ce n'est pas le moindre de vos mérites que de faire partager au lecteur votre acharnement.

Je me demande si, étant donné cette conjonction de poème, de méditation et d'analyse qu'est [*Le*] *Seul*, vous n'auriez pas eu intérêt à sacrifier un peu plus à la discontinuité, à épouser d'un bout à l'autre la démarche *D'un Seul tenant*, où se manifeste le don que vous avez de la formule essentielle, et où, me semble-t-il, vous êtes le plus vous-même.

Cordialement,
Votre E.M. Cioran

1. Il s'agit là de la première lettre de Cioran à Roger Munier, adressée à l'occasion de la parution du livre *Le Seul* suivi de *D'un Seul tenant*, Tchou, 1970.